

Trop affamé pour réfléchir, trop faible pour rester assis. « La concentration m'échappe » : la lutte pour rester concentré en tant que professeur à Gaza

Toutes les versions de cet article : [[English](#)] [français]

mardi 19 août 2025, par [JUNINA Ahmed Kamal](#)

Article de Ahmed Kamal Junina (professeur assistant de linguistique appliquée et directeur du département d'anglais à l'université Al-Aqsa de Gaza, ainsi que chercheur au Centre for Comparative and International Research in Education de l'université de Bristol)

Il est difficile de garder l'esprit vif lorsque le corps est amaigri et déshydraté, mais la solidarité enseigne aux étudiants affamés que leurs pensées comptent toujours

Je dois l'avouer : j'écris cet article en étant affamé, trop affamé pour réfléchir clairement, trop faible pour rester assis longtemps. Je n'ai pas honte, car ma famine est volontaire. Je refuse de céder à la faim, même si elle me détruit. Je ne peux survivre autrement.

Depuis le 2 mars 2025, [Israël](#) impose un blocus total sur Gaza. Peu d'aide – nourriture, médicaments, carburant – parvient à entrer ou à être distribuée. Les marchés sont vides et les boulangeries, les cuisines communautaires et les stations-service sont fermées.

Le 27 juillet, l'Organisation mondiale de la santé [a confirmé 74 décès](#) dus à la « malnutrition » à Gaza cette année, dont 63 en juillet. Parmi les morts, on compte 24 enfants de moins de cinq ans et un enfant plus âgé. La famine fait rage, presque impossible à enrayer.

Une [maigre aide a été larguée](#). L'organisation humanitaire [Médecins Sans Frontières](#) a qualifié ces largages aériens de « notoirement inefficaces et dangereux ». Les points de distribution de la [Gaza Humanitarian Foundation](#), soutenue par les États-Unis et Israël, ont été dénoncés comme des « pièges mortels », l'ONU avertissant que ce système [viole les principes humanitaires](#) et a coûté plus de vies qu'il n'en a sauvées.

La famine n'est plus une menace, elle est déjà là. Certains jours, j'ai des crampes d'estomac alors que j'essaie de réviser un seul paragraphe. Mes doigts sont secs et douloureux, desséchés par le manque de liquide. La [faim](#) est assourdissante. Je lis, mais la faim crie dans mes oreilles. J'écris, mais chaque frappe sur le clavier est comme un coup de poing dans le ventre.

Et quand j'essaie de me calmer, de penser aux maigres plaisirs d'un silence empli du bourdonnement des drones, mon esprit vagabonde : dans quel terrier de lapin pourrais-je me retrouver si j'étais dans une bibliothèque ? Oh, pour un café entre deux articles. Un sandwich entre deux phrases. Une collation tout en parcourant tranquillement le dernier numéro de TESOL Quarterly.

Je me demande : comment puis-je garder l'esprit vif alors que mon corps est si amaigri et déshydraté ?



« Une brève connexion au monde extérieur » : Ahmed Kamal Junina tente de se tenir au courant de son travail et de ses autres engagements dans un cybercafé. Photographie : Avec l'aimable autorisation d'Ahmed Kamal Junina

La faim commence par un grondement, puis se propage très rapidement. Mes jambes me portent à peine jusqu'au cybercafé le plus proche. Là, j'essaie de suivre le rythme de mon travail et de mes engagements, de recharger mes appareils et de me connecter brièvement au monde extérieur. Mais avec un sac d'ordinateur portable lourd sur l'épaule, le trajet ressemble moins à une petite promenade qu'à une traversée du désert.

Certains jours, ma survie dépend d'un simple sachet de Plumpy'Nut, une pâte nutritive à base d'arachides généralement distribuée gratuitement dans les zones touchées par la famine, mais vendue ici environ 3,50 dollars, un prix que beaucoup ne peuvent plus se permettre. Si vous avez plus de chance, vous pouvez acheter quelques biscuits enrichis à un prix exorbitant.

Mais le problème n'est pas seulement de payer la nourriture. Il s'agit avant tout d'avoir accès à l'argent. Toutes les banques de [Gaza](#) ayant été endommagées et aucun distributeur automatique ne fonctionnant plus, l'argent liquide est devenu à la fois rare et indispensable. Les transactions en ligne ou par carte bancaire ne sont pas courantes ici : presque tous les achats se font en espèces.

Après près de deux ans de guerre, les billets sont déchirés et usés, et souvent refusés dans les magasins. Retirer de l'argent de son propre compte peut être une source d'exploitation : les retraits effectués auprès d'un bureau de change informel, en dehors des procédures bancaires habituelles, peuvent coûter jusqu'à 50 % de commission

Cela va profondément à l'encontre de l'esprit de Gaza, connu pour sa générosité, où les voisins ont toujours pris soin les uns des autres et où, d'aussi loin que beaucoup d'entre nous

se souviennent, personne ne se couchait le ventre vide si quelqu'un d'autre avait de quoi partager.

Cet esprit n'a pas disparu. Les gens continuent de partager le peu qu'ils ont. Mais l'ampleur des privations est telle que même les mains les plus généreuses sont désormais souvent vides. Les familles se couchent le ventre vide et se réveillent affamées.

Un jour en particulier, j'avais travaillé sans relâche, malgré le vertige et l'épuisement. Lorsque j'ai atteint l'escalier qui menait à mon appartement, mes jambes me soutenaient à peine. Mon taux de sucre dans le sang avait chuté. Je me suis effondré juste avant d'atteindre ma chambre. J'ai été transporté d'urgence chez le médecin généraliste le plus proche, où on m'a administré une perfusion pour me stabiliser.

Le lendemain matin, j'étais de retour au travail. Non pas parce que j'avais récupéré, mais parce que je sentais que je ne pouvais pas me permettre de m'arrêter. Il y avait des interviews à mener et à transcrire, des étudiants à soutenir, des messages à envoyer. L'urgence de témoigner l'emportait sur le besoin de repos.

Il ne s'agit pas d'ego. Il s'agit de refuser de disparaître. De résister à l'effacement lent qui accompagne la guerre et la famine. D'insister pour que nos pensées et notre travail se poursuivent, même si cela doit se faire dans les ruines. À Gaza, être universitaire aujourd'hui, c'est refuser d'être réduit à une statistique.

Il y a des jours où continuer semble impossible. Le corps lâche tout simplement. La lecture me donne le vertige. Je n'arrive plus à me concentrer. Enseigner devient une lutte pour rester cohérent.

Et au-delà du coût physique, il y a une autre érosion : celle de l'identité. En tant qu'universitaires, nous sommes censés cultiver une pensée émancipatrice et libératrice chez nos étudiants. Mais lorsque notre réalité quotidienne est faite de faim, de deuil et de déplacement, nous commençons à nous demander si nous remplissons toujours ce rôle.

Que signifie être un universitaire lorsque les conditions nécessaires pour réfléchir, enseigner et créer sont supprimées ? Que signifie la liberté académique lorsque la liberté intellectuelle, politique et pédagogique est restreinte par un siège ? Que signifie encadrer les jeunes vers une réflexion critique alors que nous luttons nous-mêmes pour rester debout ? Ces questions persistent, non pas comme des préoccupations abstraites, mais comme des tensions vécues. Pourtant, nous continuons. Car s'arrêter reviendrait à renoncer à l'un des derniers vestiges de notre libre arbitre.

Je me retrouve souvent confronté à deux choix difficiles dans ma classe : soit éviter de discuter de la crise, de peur de traumatiser à nouveau mes élèves, soit l'aborder directement, ouvrant ainsi un espace de réflexion collective. Les deux voies sont semées d'embûches, mais elles sont animées par le même espoir : utiliser l'éducation non seulement pour informer, mais aussi pour libérer, en aidant les élèves à croire que leur voix compte encore.

Le travail continue. Les recherches avancent. Les projets doivent être vérifiés. Les webinaires se succèdent. Les cours sont enregistrés. Les sessions de formation doivent souvent être interrompues. Telle est notre réalité. Pourtant, nous continuons : nous assistons aux cours, rédigeons des propositions, donnons des conférences, participons à des congrès, publions.

Non pas parce que nous sommes forts ou courageux, mais parce que nous croyons au pouvoir transformateur de l'éducation. Et parce que s'arrêter reviendrait à céder au silence.

Pourtant, la vérité la plus fondamentale reste difficile à dire à haute voix : nous avons faim. Ce n'est pas un hasard, mais bien le résultat d'un choix délibéré. Quand est-ce devenu tabou de le dire ? Depuis des jours, les lentilles cassées constituent mon seul repas. Trouver de la farine relève de la chasse au trésor.

Et lorsque nous parvenons à rassembler les ingrédients, cuisiner sur un feu ouvert est épuisant, tant physiquement qu'émotionnellement. Nous brûlons du bois provenant de meubles cassés pour faire du pain. Les cahiers usagés et les bouts de papier servent de combustible ; sinon, nous devons acheter du bois juste pour finir notre travail. Il ne s'agit pas seulement de faim. Il s'agit d'être contraint de lutter pour survivre en silence.

Allumer un feu est un défi de taille. Les allumettes sont épuisées. Les briquets sont pratiquement impossibles à remplacer, et lorsqu'on en trouve un, son prix peut être prohibitif.

Ceux qui ont encore un briquet en état de marche le remplissent prudemment avec de petites quantités de gaz. Dans de nombreux cas, les familles ou les voisins partagent une seule flamme, la passant d'un foyer à l'autre – un autre acte discret de solidarité et de résilience.

Nous continuons donc à documenter. Non par héroïsme, mais pour rester présents. Car derrière chaque rapport, chaque note de bas de page, chaque conférence se cache une vérité plus profonde : le savoir continue d'être produit à Gaza. Même maintenant. Surtout maintenant.

Que signifie la solidarité lorsque certains d'entre nous doivent penser, enseigner et travailler tout en mourant de faim ? Que signifie l'inclusion lorsque l'accès à la nourriture, à l'eau et à la sécurité détermine qui peut y participer ?

Ce n'est pas un appel à la charité. C'est un appel à faire face à une vérité inconfortable : la solidarité n'a aucun sens si elle ne nomme pas – et ne remet pas en question – les systèmes qui maintiennent les gens dans l'exclusion alors qu'ils luttent pour survivre sous le siège, l'occupation et la privation délibérée.

La véritable solidarité, c'est poser les questions difficiles : qui a le droit de s'exprimer ? Qui est écouté ? Qui peut continuer à apprendre et à imaginer un avenir quand les bombes tombent et que la faim se fait sentir ?

La solidarité, c'est changer la façon dont le monde fonctionne avec ceux qui sont en crise : adapter les délais, supprimer les frais, ouvrir l'accès aux livres et aux revues, et faire une place aux voix de Gaza et d'ailleurs, non pas en tant que victimes, mais en tant que partenaires égaux. C'est comprendre que le deuil, la faim et les infrastructures détruites ne sont pas des « perturbations » du travail, mais notre condition actuelle.

Produire des connaissances dans un contexte de famine, c'est réfléchir à travers la douleur. C'est enseigner à des étudiants qui n'ont pas mangé et leur dire malgré tout que leur voix compte. C'est insister, contre toute attente, sur le fait que Gaza continue de penser, de questionner, de créer.

Cela, en soi, est un acte de résistance.

Ahmed Kamal Junina

P.-S.

- Traduction LT avec l'aide de DeepL.

Source : The Guardian, 19 août 2025 :

<https://www.theguardian.com/global-development/2025/aug/19/too-hungry-to-think-too-weak-to-sit-upright-concentration-slips-away-the-struggle-to-stay-focussed-as-an-academic-in-gaza>